



PERSPECTIVES INTERNATIONALES

*La revue des étudiants-chercheurs en Relations
Internationales de Sciences Po*

Numéro 1
Janvier-mars 2012

Le secret en Relations Internationales

Editorial
par **Ismail Régragui**

POUR CITER CET ARTICLE

REGRAGUI, Ismaïl. Editorial. Perspectives Internationales, janvier-mars 2012, n° 1, p. 7-10.

EDITORIAL

C onsacrer le premier numéro d'une revue de recherche scientifique à un thème comme celui du secret en relations internationales a tout d'un pari. Considérez le sujet quelques instants et vous aurez la certitude qu'il y a matière à discussion. Confrontez-vous à la blancheur d'une feuille de papier (ou au curseur invariablement clignotant d'un écran d'ordinateur, pour les plus modernes d'entre nous) et vous réaliserez que l'exercice est beaucoup moins évident qu'il n'y paraît d'emblée ; du moins pour qui aspire à un minimum d'originalité.

Dans ce contexte, le chercheur a un avantage : il prend le temps. Pas seulement celui d'une réflexion sur le sujet qu'il souhaite traiter mais surtout celui d'une remise en question de ses biais cognitifs, des représentations qui lui sont propres en tant qu'individu et en tant que chercheur. Essayons donc. A quoi pense-t-on naturellement lorsque l'on évoque le thème du secret dans les relations internationales ? Une grande majorité fera référence à la figure de l'espion, à l'action des services secrets, aux manipulations de la vérité et autres complots qui interdisent toute publicité de l'acte ou de la parole. Le cadre temporel privilégié sera en règle générale celui d'une guerre, en particulier la Guerre froide, où deux Etats se faisaient face et tentaient de se déstabiliser mutuellement, de faire reculer les lignes de front. On le comprend, l'hypertrophie académique et médiatique d'une période de l'Histoire a fortement conditionné nos schémas de représentation. Le sujet en devient populaire, familier même, sans que l'on puisse véritablement dépasser les étiquettes propres au discours commun.

Toutefois, si l'on examine cette période et les représentations qu'elle suscite à la lumière de notre objet d'étude, on parvient tout de même à trouver quelques pistes de réflexion. La prégnance du secret dans cette configuration particulière de l'Histoire vient nous rappeler la centralité de l'élément étatique dans les relations internationales. Il est ainsi vital que l'Etat « d'en face » ne prenne pas connaissance d'une information me concernant moi, Etat souverain. Ceci est moins vrai depuis les trente dernières années et l'amenuisement progressif, bien que relatif, du rôle de l'Etat, défié et débordé par les sociétés. De ce fait, le secret de l'information devient pour les Etats un enjeu fondamental, celui du maintien de leur « chasse gardée » sur la politique étrangère. Ajoutons que la deuxième moitié du XXème siècle, outre le fait qu'elle soit marquée par la naissance des relations internationales en tant que discipline et le contexte de Guerre froide qui lui est inhérent, atteste également du renforcement des organisations internationales. Bien que paralysée par la configuration bipolaire, l'Organisation des Nations Unies joue un rôle dans la

diffusion d'une culture de la transparence, cet héritage wilsonien qu'elle doit à son ancêtre, la défunte SDN¹.

Autant d'éléments qui permettent déjà une meilleure mise en perspective de notre thème en fonction des enjeux qu'il soulève pour les relations internationales. Sortons à présent des lectures matérialistes (réaliste et institutionnelle-libérale) des relations internationales pour adopter un angle plus symbolique (propre au constructivisme) faisant appel aux outils de la sociologie. Selon le sociologue allemand Georg Simmel, le secret est une « limitation de la connaissance réciproque² ». Au sujet du mensonge, il précisait que « nous fondons nos décisions les plus importantes sur un système complexe de représentations dont la plupart suppose la certitude de ne pas être trompés. C'est pourquoi, dans la vie moderne, le mensonge fait beaucoup plus de ravages, il met en question les fondements de l'existence beaucoup plus que ce n'était le cas autrefois³. » Voilà comment nous arrivons à saisir l'enjeu du secret en envisageant les relations internationales comme un jeu de projection et de perception d'identités co-construites entre les acteurs. Nous prenons également acte du niveau inédit d'interdépendance de l'espace mondial cristallisé par le phénomène de mondialisation.

Car aujourd'hui, tout va dans le sens de l'abolition du secret et des pratiques qu'il suppose. Les nouvelles technologies de l'information, les interconnexions entre sociétés, l'activité à la fois vocale et comptable des tribuns de la société civile (acteurs non-étatiques comme, par exemple, les organisations non-gouvernementales) œuvrent dans ce sens. Les Etats prennent également acte de ce changement de paradigme en adaptant les traits classiques de leur comportement à l'international. Il en va ainsi, de la traditionnelle diplomatie interétatique (par définition secrète) désormais épaulée et complétée par une diplomatie publique à l'attention des sociétés ; une diplomatie ouverte et transparente qui se fait au vu et au su de tous. C'est donc en jetant un bref regard à notre cadre spatio-temporel immédiat que nous comprenons l'origine de nos schémas de représentation initiaux. Parce que le caractère secret est de nos jours moins prégnant dans les relations internationales, nous nous référons instinctivement à une configuration ou à une période durant laquelle cette caractéristique était plus marquée. Nos représentations n'étaient donc pas complètement erronées. A défaut d'agir comme un bandeau, elles faisaient office d'oculaires. Pour les ôter, le chercheur choisit de prendre du recul et le temps que cela nécessite. Un temps dont ne disposent ni les commentateurs, ni les informateurs.

¹ « *Open covenants of peace, openly arrived at, after which there shall be no private international understandings of any kind but diplomacy shall proceed always frankly and in the public view.* » Premier des quatorze points du Président américain Woodrow Wilson dans un discours prononcé au Congrès des États-Unis le 8 janvier 1918.

² SIMMEL, Georg. *Etude sur les formes de la socialisation*. Paris : Presses Universitaires de France, 1999 (Édition originale de 1908). 758 p.

³ Georg Simmel. *Etude sur les formes de socialisation*. p.352.

Les analyses présentées dans ce premier numéro intègrent, développent et complètent les quelques éléments évoqués ici. La diversité des contributions et de leurs approches est représentative de l'orientation résolument pluridisciplinaire de notre revue. Vous y trouverez d'abord une étude théorique, d'inspiration sociologique, réalisée par *Déborah Guy* et *Emma Villard* sur la place du discours conspirationniste dans nos sociétés au travers du rapport de l'Homme au secret.

Vous verrez ensuite que, conformément à l'analyse simmelienne, le secret est source de pouvoir pour celui qui le détient. L'étude de cas historique, réalisée par *Laurie Buso* et *Guillaume Choux*, au sujet de l'affaire du Rainbow Warrior, démontre ainsi à quel point le secret est commode lorsqu'il s'agit de dévier de la norme internationale. *Ivo Krizic* et *Michal Symonides* démontrent, quant à eux, à quel point le déficit de transparence démocratique a compromis les engagements de responsabilité de l'Etat grec envers sa population et les institutions européennes. Leur analyse Principal-Agent nous explique les implications de cette facette du secret dans la crise économique et systémique que traverse actuellement la zone euro.

Plus qu'une source de pouvoir, le secret est, plus prosaïquement, source de richesse matérielle. C'est dans cette optique que *Pauline Poupart* explore, au travers de l'aspect illicite des relations internationales, le rapport trouble des Etats avec le crime organisé. Ne s'agirait-il pas là d'une ressource pour des Etats qui blâment ces pratiques en façade et les cautionneraient en coulisses ? Il est également opportun de garder le silence sur des revenus générés par la vente de biens et ressources publics pour des élites dirigeantes peu enclines à la redistribution et au partage. C'est ce que nous apprend le travail d'*Asmara Klein*, au travers de la nouvelle dynamique d'interaction Nord-Sud dans le monde des ONG et la coalition inédite qui en a résulté en 2002 pour lutter contre la corruption de l'industrie extractive en Afrique.

Sur le plan symbolique, taire la vérité sert également à tromper quant à l'identité de l'Autre afin de créer et d'entretenir des schémas de représentation alarmistes et clivants. C'est là l'objet de *notre* note de lecture consacrée à l'ouvrage d'Omar Dahbi (journaliste marocain) intitulé « Maroc-Espagne : guerre secrète (2000-2010) » et publié en 2011.

Nous verrons également à quel point les schémas de représentation dont nous traitons précédemment ont pour objet une réalité finalement peu homogène. L'étude de cas historique d'*Elie Duprey*, au sujet de l'opération Pennsylvania durant la guerre du Vietnam, nous enseigne, de façon totalement contre-intuitive, que diplomatie secrète et acteurs non-étatiques ne s'excluent pas. Sans oublier enfin, que les services secrets étaient déjà une réalité au XVIII^{ème} siècle. *Julien Louis Vieillard* retrace ainsi avec justesse et précision la mise en place, sous Louis XV, du « Secret du Roi », cette première tentative de bureaucratisation des services secrets français.

Finalement, si l'on fait fi du risque inhérent à toute entreprise, cette revue et son premier numéro sont plus qu'un pari. Il s'agit là d'un engagement, celui de

quelques étudiants passionnés par leur champ d'étude, acquis aux vertus et aux nécessités de la recherche scientifique, curieux des disciplines voisines et désireux d'échanger leurs réflexions avec une communauté la plus large possible. Car, après tout, une idée n'existe qu'au travers de la dialectique.

Ismail Réragui, rédacteur en chef de *Perspectives Internationales*